

Le travail

I. Comment définir le travail ?

De façon générale le travail désigne l'activité humaine qui consiste à exploiter ou à transformer la nature (directement ou indirectement) afin de produire et de reproduire les conditions de l'existence.

Le travail est une nécessité qui vise à la satisfaction des besoins élémentaires

Contrairement à l'animal qui s'adapte à la nature et qui y trouve ce dont il a besoin, l'homme transforme la nature et produit lui-même ce dont il a besoin.

a. Le travail comme essence de l'homme

Rappel de la définition de l'essence

L'homme recourt à des techniques afin de travailler plus précisément et plus efficacement. Il L'efficacité étant l'usage de moyens pertinents pour réaliser un objectif, un but, un ouvrage.

Les primates supérieurs (chaimpanzés, bonobos) utilisent des outils. Par exemple ils sont capables d'utiliser une pierre pour casser une noix. Lorsque le singe utilise la pierre pour casser la noix, il utilise la gravité.

Mais deux objections à l'idée que les singes ont une culture technique : Tout d'abord, ils se contentent d'utiliser les ressources présentes sur place, ils utilisent des brindilles, branches, pierres, cailloux, terre, etc. L'homme fabrique les outils qui lui sont nécessaires à l'exécution d'une tâche

Ensuite, les animaux ne transmettent pas leur savoir-faire de génération en génération. Certes ils font preuve de mimétisme, ils imitent leurs semblables mais c'est dans le but d'apprendre à développer les facultés instinctives. Le jeu est un mode de développement moteur.

Cf Ethologie et stade de l'empreinte comme condition de développement de ses facultés.

Donc en ce sens, il n'existe pas d'histoire ni de progrès des techniques chez les animaux.

Chez l'homme en revanche il y a à la fois fabrication exprès des outils et capitalisation des savoir-faire, des trucs de main, des trucs et astuces. Il y a transmission des techniques.

Marx, *Capital*, I. Marx est un économiste mais aussi un philosophe. C'est sans doute le penseur qui a le mieux et le plus analysé les transformations des modes de travail en son temps. Être marxien ne signifie pas pour autant être marxiste.

Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent. Nous ne nous arrêtons pas à cet état primordial du travail où il n'a pas encore dépeuplé son mode purement instinctif. Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte.

Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de forme dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige d'autant plus que par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui, comme le libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles ; en un mot, qu'il est moins attrayant.

Voici les éléments simples dans lesquels le procès de travail se décompose :

- 1) activité personnelle de l'homme ou travail proprement dit ;
- 2) objet sur lequel le travail agit ;
- 3) moyen par lequel il agit.

La terre (et sous ce terme, au point de vue économique, on comprend aussi l'eau), de même qu'elle fournit à l'homme, dès le début, des vivres tout préparés, est aussi l'objet universel du travail qui se trouve là sans son fait. Toutes les choses que le travail ne fait que détacher de leur connexion immédiate avec la terre sont des objets de travail de par la grâce de la nature. Il en est ainsi du poisson que la pêche arrache à son élément de vie, l'eau ; du bois abattu dans la forêt primitive ; du minerai extrait de sa veine. L'objet déjà filtré par un travail antérieure, par exemple, me minerai lavé, s'appelle matière première. Toute matière première est objet de travail mais tout objet de travail n'est point matière première ; il ne le devient qu'après avoir subi déjà une modification quelconque effectuée par le travail.

Le moyen de travail est une chose ou un ensemble de choses que l'homme interpose entre lui et l'objet de son travail comme conducteurs de son action. Il se sert des propriétés mécaniques, physiques, chimiques de certaines choses pour les faire agir comme forces sur d'autres choses, conformément à son but. Si nous laissons de côté la prise de possession de subsistances toutes trouvées – la cueillette des fruits par exemple, où ce sont les organes de l'homme qui lui servent d'instrument, - nous voyons que le travailleur s'empare immédiatement, non pas de l'objet, mais du moyen de son travail [...]

Commentaire du texte de Marx, *Capital*, I, chap. 7

Place de ce texte : la définition du travail que développe le texte prend place au moment de passer de la sphère de la circulation, véritable « Eden des droits naturels de l'homme et du citoyen » - puisque les échangistes y apparaissent libres et égaux – vers le « laboratoire secret de la production » où s'élucide le mystère de la plus-value. Celle-ci est réalisée par la vente de la marchandise, mais produite par l'usage de la force de travail de l'ouvrier par le capitaliste au-delà du temps nécessaire à la reproduction de cette force.

Les premières lignes ont souvent été lues comme l'affirmation du caractère naturel de ce rapport avec la nature qu'est le travail, ce qui a nourri une série de critiques (Baudrillard). De fait, Marx ajoute aussitôt après ce procès de travail est une « nécessité physique de la vie humaine », ce qui devrait exclure l'idée d'une abolition du travail formulée dans L'Idéologie allemande.

Mais il s'agit moins de définir le travail, comme sphère de l'activité humaine – ce qui supposerait que soient pris en compte, entre autres, les rapports sociaux de production et le niveau de développement des forces productives -, que son procès et ses différents « éléments simples » : activité, objets, moyen de travail, dont le caractère est trans-historique.

Le « de prime abord » qui ouvre la définition initiale marque son caractère abstrait : l'homme n'y est compris que comme force naturelle agissant sur d'autres forces naturelles, indépendamment de la considération de quelque moyen de travail que ce soit. Si ce premier moment permet déjà de poser que le travail n'est pas seulement transformation de la nature par l'homme, mais transformation de l'homme lui-même, il ne prend pas en compte ce qui fait la spécificité du travail proprement humain.

Celle-ci réside d'abord dans le projet conscient, qui fait du produit du travail une « réalisation », une objectivation de l'homme, et dans l'attention. Le travail est le lieu d'une tension entre la volonté et la soumission de celle-ci à une « loi » déterminée par le but à atteindre, loi de la chose extérieure.

Comme le dit Marcuse, contrairement à l'animal, « l'homme [...] se trouve toujours vis-à-vis de lui-même et de son univers, confronté à une situation qui n'est pas, dès l'abord, immédiatement sienne »

Elle réside, d'autre part et surtout, dans l'existence de moyens de travail, soit la médiation que produit l'homme lui-même entre son travail et la nature, ce qui fait du travail un double mouvement

d'extériorisation de soi dans le produit, et d'intériorisation du produit comme organe.

Par là est introduite la dimension nécessairement historique du travail, sur laquelle Marx s'étend longuement. Il est en ce sens difficile de réduire ce texte, comme on l'a parfois tenté, à une définition anthropologique du travail, qui n'en constitue en toute rigueur que le premier moment abstrait : que le travail, comme catégorie anthropologique, soit justement pour Marx une abstraction, annule pour une part les critiques qui lui ont été adressées.

b. Par le travail l'homme réalise son essence

L'homme est un être social, il vit grâce à la coopération et à la solidarité entre les individus.

Afin d'assurer le plus efficacement leurs conditions de vie, les hommes se sont divisés leurs tâches. Un individu isolé ne peut pas assurer toutes les fonctions nécessaires. D'où la nécessité d'une organisation sociale du travail.

Avec cette organisation apparaissent de nouveaux besoins, des besoins spécifiquement sociaux, qui ne sont pas à strictement parlé naturels.

L'usage d'artefacts, d'artifices ne signifie pas que la vie humaine est devenue superflue et superficielle. L'erreur serait de penser que parce qu'un besoin n'est pas naturel, il n'est pas nécessaire. En effet, la vie sociale nécessite en permanence la production et l'usage de produits artificiels.

Cf Classification des désirs chez Epicure et texte distribué portant sur les différences entre désir et besoin.

c. La condamnation au travail

Etymologiquement le travail vient du latin « tripalium », qui signifie instrument de torture. La racine du mot indique une réalité malheureuse, une souffrance infligée et subie par l'homme. Le travail est une activité qui est source de douleurs, qui sonne comme une torture infligée pour réparer une dette, une faute.

Pourquoi l'homme serait-il condamné à une peine atroce ? Quelle est la nature de sa culpabilité pour mériter ce supplice qu'est le travail ?

La culture chrétienne a une réponse particulière à cette question. Dans la Bible, plus précisément dans la Genèse – livre sur l'origine première de l'homme, la création de la Terre et de la nature (livre mythique et non historique) – est fait le récit de la vie que menait le premier couple humain : Adam et Eve. Cet homme et cette femme coulaient des jours tranquilles dans le jardin d'Eden, se satisfaisaient de la culture de leur jardin. Cela ne nécessitait pas d'effort particulier. Leurs besoins étaient aisément satisfaits par ailleurs.

Mais la présence du diable en la personne d'un serpent fourbe et rusé a tout fait basculé. Hommes et femmes ont été faibles face à la tentation de goûter au fruit de la connaissance du bien et du mal. Ils ont cédé malgré l'interdiction divine qui leur a été faite. En conséquence de quoi Dieu leur a infligé une peine éternelle : travailler, vivre habillé dans la honte de soi et la culpabilité morale.

La sentence divine : « du gagneras ton pain à la sueur de ton front » indique que le travail est un destin malheureux qui pèse sur l'humanité. Seule à l'épreuve d'un labeur terrible et permanent les humains pourront satisfaire leurs besoins élémentaires.

Dès lors le travail est devenu une source de peine, de souffrance, de fatigue, de lassitude et d'ennui.

d. La condamnation du travail

Dans le Capital Marx décrit avec précision l'organisation sociale du travail. Le travail a une histoire, les hommes n'ont pas toujours travaillé de la même façon et leur perception du travail a également évolué au cours du temps.

Marx est un auteur allemand du XIX^e siècle. Il est contemporain de la révolution industrielle en Europe.

Cette organisation a impliqué une stricte division du travail. C'est la condition de l'efficacité de l'organisation. Ainsi est-il apparu nécessaire que certains soient au commandement des tâches quand d'autres (la grande majorité) sont à l'exécution de ces tâches.

Le problème social et politique se pose lorsque la division sociale du travail se transforme en division en classes sociales. Alors nous sommes en présence d'une opposition au sein de la société entre ceux qui détiennent le pouvoir économique (richesses, capital financiers, moyens de production) et ceux qui n'ont comme seule ressource et comme seul pouvoir que leur force de travail.

Cette situation est une lutte de classe et l'histoire humaine a été jusqu'à présent l'histoire de luttes de classe. Tel est son moteur, ce qui la fait avancer, progresser.

Les trois grands moments de cette lutte :

Maître/esclaves

Seigneur/serfs

Bourgeois/prolétaires

Marx dénonce la perversité de ce type d'organisation du travail.

L'ouvrier d'une manufacture, d'une usine ou d'une grande entreprise est de fait exploité par les détenteurs des moyens de production.

Exploiter c'est tirer profit d'une richesse. Le bourgeois utilise la force de travail de l'ouvrier afin d'en dégager un profit. Le travailleur est rémunéré pour l'exécution de sa tâche mais son salaire ne lui sert qu'à recomposer sa force physique afin de travailler davantage.

Le profit du capitaliste est issu de l'exploitation du travailleur. Il est le surcroît de valeur du travail de l'ouvrier qui va uniquement aux bourgeois. Le travailleur ne jouit pas de cette valeur ajoutée.

Dans les usines, l'ouvrier spécialisé est condamné à devoir exécuter mécaniquement les mêmes gestes. Ainsi il est aliéné, dépossédé de sa conscience, de son imaginaire, de ses facultés supérieures.

L'aliénation est le fait d'être dépossédé d'une partie ou totalité d'un bien au profit d'une autre personne.

Le travail est parcellisé, séquencé en petits mouvements isolés et reproduits par chaque ouvrier. Cf. Chaplin, *Les temps modernes*.

Chaplin à force de répéter les mêmes gestes, finit par garder cela comme un réflexe même chez lui. Les routines endorment la conscience, fatiguent nerveusement.

Taylorisme et fordisme : recherche de l'organisation scientifique du travail pour un meilleur rendement et une meilleure efficacité.

Pour cela on évite tout temps mort qui existerait entre deux mouvements. Il s'agit de travailler, de produire à flux tendu.

On élimine également tout déplacement inutile. L'ouvrier est rivé à son poste.

Pour avoir le sentiment de fabriquer un objet à l'instar d'un artisan, les ouvriers recourent à des ruses : ils détournent la vigilance de leur chef et récupèrent des matériaux perdus afin de fabriquer par eux-même (souvent pour le Noël de leurs enfants) des objets gratifiants.

On appelle cela travailler en péroquage.

Contrairement à l'artisan qui fabrique un objet, qui produit un objet intégralement, de sa conception à sa réalisation finie, l'ouvrier ne s'occupe que d'un seul moment de la production d'un objet. Cf. Georges Friedman, *Le travail en miette* (1962)

L'ouvrier fabrique des objets qui ne lui appartiennent pas, il y consacre du temps et de la peine pour finalement se retrouver fatigué face à quelque chose qui vient de lui mais qui n'est pas pour lui.

Ainsi l'ouvrier ressemble-t-il progressivement à l'abeille ou à la fourmi dont parle Marx dans son texte.

L'ouvrier ne se reconnaît pas dans ce qu'il produit. Le fruit de son travail ne joue pas comme un miroir qui lui révélerait son humanité. Au contraire, il y voit un être déshumanisé, avili, aliéné par cette extériorité pesante.

II. La valeur sociale du travail et son importance psychologique.

a. La valeur sociale intégratrice du travail.

Nous venons d'évoquer le caractère aliénant et déshumanisant d'un certain type de travail. La critique marxiste vise surtout la condition ouvrière. Ce sont les méfaits de la révolution industrielle qui ont choqué les consciences humanistes. Bien que cette critique soit pertinente et précise, il ne faut pas pour autant réduire toutes les formes de travail au salariat ouvrier.

En effet, il convient de distinguer l'emploi dont la finalité est généralement de subvenir aux besoins fondamentaux et le métier dans lequel l'homme s'accomplit et épanouit ses facultés.

Le métier est perçu comme une vocation qui assurera à la personne un épanouissement de soi. Ainsi nous attendons de notre métier plusieurs choses :

- une reconnaissance sociale : être perçu par les autres comme un homme de métier, quelqu'un de compétent qui compte)
- le développement de nos capacités personnelles : imagination, capacité d'analyse, d'observation, de réflexion, finesse, technicité et précision des gestes
- de produire une œuvre, un résultat objectif et valorisant.

On comprend qu'inversement le chômage engendre l'exclusion et la marginalisation :

- honte de soi
- sentiment d'inutilité sociale
- perte des relations sociales régulières, de l'échange, du partage, de la conversation, du cercle d'amis et de collègues
- sentiment de devenir une charge pour la société et perte de virilité pour les hommes.

b. Le travail comme racine de la culture.

La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne prenne part à aucune autre félicité ou perfection que celles qu'il s'est lui-même créées indépendamment de l'instinct, par sa propre raison. La nature en effet ne fait rien de superflu et elle n'est pas prodigue dans l'usage des moyens pour parvenir à ses fins. En donnant à l'homme la raison ainsi que la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, elle indiquait déjà clairement son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. Il ne devait pas, en effet, être gouverné par l'instinct, ni non plus être instruit et formé par une connaissance innée. Il devait bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte de ses moyens de subsistance, de son habillement, de sa sécurité et de sa défense extérieure (pour lesquelles la nature ne lui donna ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien mais seulement des mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et jusqu'à la bonté de son vouloir, devaient être entièrement son œuvre propre. La nature semble même s'être ici complue à sa plus grande économie et avoir mesuré sa dotation animale au plus court et au plus juste, pour les besoins les plus pressants d'une existence à ses débuts, comme si elle voulait que l'homme dût parvenir, par son travail, de la grossièreté la plus primitive à l'habileté la plus grande, à la perfection intérieure de son mode de pensée et, par là (pour autant que cela est possible sur terre), jusqu'au bonheur, et qu'il dût ainsi en avoir tout seul le mérite et n'en être redevable qu'à lui-même ; c'est aussi comme si elle tenait davantage à ce qu'il parvînt à l'estime raisonnable de soi qu'au bien-être. Car dans le cours des affaires humaines, il y a une multitude de peines qui attendent l'homme. Or il semble que la nature n'ait nullement tenu à ce qu'il vive agréablement mais, au contraire, à ce qu'il travaille à s'élever suffisamment pour se rendre digne par sa conduite de la vie et du bien-être.

Il reste toujours ici quelque chose d'étrange : les générations antérieures ne semblent poursuivre leur pénible labeur qu'au profit des générations ultérieures, pour leur préparer une étape à partir de laquelle elles pourraient élever plus haut l'édifice que la nature a en vue ; et seules les dernières générations doivent avoir la chance d'habiter le bâtiment auquel a travaillé une longue lignée de devanciers (il est vrai sans en avoir eu le dessein), sans cependant pouvoir prendre part eux-mêmes au bonheur qu'ils préparaient. Mais si énigmatique que cela soit, c'est pourtant aussi nécessaire si l'on admet ce qui suit : une espèce animale doit être douée de raison et, en tant que classe d'êtres raisonnables qui tous meurent mais dont l'espèce est immortelle, elle doit néanmoins parvenir jusqu'au développement complet de ses dispositions.

Kant, *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, troisième proposition.

Commentaire du texte de Kant, *Idée.*, troisième proposition.

Lexique :

- le principe d'économie est lié au postulat selon lequel la nature ne fait rien en vain. Ne créant rien de superflu, elle met en œuvre des moyens rigoureusement proportionnés aux fins qu'elle se propose.

- L'estime raisonnable de soi provient de ce que l'homme ne doit rien qu'à lui-même et à sa liberté, aux mérites de ses efforts et à son travail. Proche de la générosité cartésienne, elle s'identifiera toutefois, dans le contexte de la philosophie pratique, au respect, sentiment rationnel qui nous fait reconnaître notre éminent dignité d'être libre et raisonnable.

Puisque notre bien-être serait obtenu plus aisément par l'instinct, la présence en nous de la raison signifie que la nature nous réserve une destination plus haute que le bien-être et le bonheur : elle nous destine à la vertu que Kant définira précisément comme ce qui nous rend digne d'être heureux.

c. Le rôle éducatif du travail.

L'éducation de l'enfant doit être distinguée du dressage de l'animal.

Le dressage consiste à imposer un comportement stéréotypé (stimulus/réponse) en recourant à la contrainte ou à l'intimidation psychologique. Dresser c'est d'abord redresser un comportement tordu, qui n'est pas droit, comme il convient.

Le maître ou l'éleveur conditionnent l'animal. Le but du dressage est l'acquisition d'automatisme. Il s'agit pour l'animal soumis d'obéir inconditionnellement, sans réfléchir ni discuter.

En revanche, éduquer un enfant signifie l'aider, le soutenir et lui apprendre à devenir autonome. À terme l'enfant doit sortir de sa minorité économique, morale et philosophique afin qu'il travaille, vive et pense par lui-même. Mais cet apprentissage de l'autonomie nécessite un moment d'hétéronomie.

Dans ses *Réflexions sur l'éducation*, Kant rappelle qu'il est « de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler ». En effet, le travail est psychologiquement formateur et structurant pour la personnalité.

En s'exerçant à fournir des efforts et à réaliser une œuvre, l'enfant apprend à coordonner des gestes et des mouvements, à se discipliner, à tempérer son envie de jouer. Le travail permet ainsi d'accomplir quelque chose dans la durée, de sortir dans la quête sans fin du plaisir immédiat et gratuit.

Plutôt que d'être soumis à ses propres caprices, l'enfant se conduit lui-même avec constance. Travailler c'est donc acquérir des vertus sociales et morales.

d. Le travail comme sublimation de son énergie sexuelle et affective (la libido)

Selon Freud il y a plusieurs façon d'investir, d'exprimer et de dépenser notre énergie sexuelle.

L'enfant investit spontanément cette énergie dans la satisfaction narcissique de son moi. Le travail est un voie d'investissement. Il permet aux pulsions agressives, narcissiques et érotiques d'être canalisées, d'être déviées vers l'accomplissement réglé d'une tâche, d'une fonction sociale.

Fondement théorique et portée sociale du travail :

L'homme est un être naturel qui a en lui des tendances, des désirs, des besoins et des pulsions qui doivent être satisfaites. Le problème est que toute société redoute la part animale qui réside en chaque homme. L'instinct fait peur, il est source de conflits et de violence. Si bien que pour une bonne part, la culture humaine consiste à apprivoiser, à domestiquer voire à refouler les tendances animales de l'homme.

Grâce au travail, une société s'autorégule et par la discipline de l'emploi du temps régulier de la hiérarchie dans le travail, elle assure un ordre social.

Freud reconnaît l'aversion qu'ont les hommes pour le travail. Mais cette aversion est portée sur l'emploi nécessaire et pénible. En revanche, quand il est question du métier choisi et voulu, l'homme y investit une part plus ou moins importante de sa libido et y exprime sa personnalité propre.

De plus le travail est le lieu par excellence des relations sociales, des rencontres et des échanges. On y est confronté au regard des autres, à leur évaluation de nous-mêmes. Travailler c'est apprendre à se situer par rapport aux autres. C'est ce qui souvent en fait un enjeu de reconnaissance et de compétition sociale.

e. Le travail comme forme de contrôle social

Nous venons de voir en quoi le travail permet un contrôle de soi, de ses tendances animales et instinctives. Il est en ce sens formateur pour la personne.

Mais on peut objecter au travail qu'il est l'instrument d'un contrôle organisé du corps et de l'esprit.

En effet, certains emplois particulièrement pénibles ont pour effet d'inhiber chez l'homme toute aspiration à la liberté, de borner l'imagination et d'éteindre le désir.

Dans Aurore, §173, Nietzsche critique « les apologistes du travail ». Selon lui faire l'apologie du travail c'est au fond faire l'éloge du dévouement aux autres, du sacrifice de soi au nom de valeurs supérieurs. Cette morale de l'amour du travail consiste en réalité en une morale ascétique, un renoncement plus ou

moins radical aux désires et aux plaisirs. Travailler c'est accepter de mutiler ce qui fait l'aspect vivant, énergique, vivant et exigeant de l'homme.

Le travail en société est donc une discipline austère et froide exercée sur son corps et son esprit. Demander aux individus de travailler plus permet de maintenir la sécurité civile. Le travailleur s'épuise à sa tâche et permet ainsi toute velléité de résistance et de révolte. Il apprend à se soumettre, à obéir. Résister c'est prendre le risque d'affronter le regard réprobateur et culpabilisant des autres.

Le travailleur, contraint par la pression du chômage, permet tout désir d'imaginer d'autres possibilités de vie plus épanouissantes, plus libres et plus justes. Il est formé et déformé à l'école de la soumission à la nécessité économique. Il faut être réaliste comme on dit.

Travailler c'est renoncer à son individualité, à ce qui nous est propre et entrer dans les rangs. On aliène ce qui nous est spécifique, notre personnalité pour jouer un rôle social et être défini par notre salaire et notre position sociale.